Christian Dior & *moi*

par
Christian Dior

Vuibert

Note de l'éditeur: Nous republions ici dans leur version originale et en série limitée les mémoires de Christian Dior, édités initialement par la Bibliothèque Amiot Dumont en 1956. Cette édition reliée est enrichie de photographies d'archives et de croquis inédits.

Avec le soutien de

Christian Dior
COUTURE

ISBN 978-2-311-15037-7
© Vuibert, octobre 2011 pour la première édition ;
© Vuibert, 2022 pour la présente édition.
5, allée de la 2e DB – 75015 Paris
www.vuibert.fr

Avant-propos

D'un homme qui écrit ses souvenirs, on a coutume de dire qu'il « se penche sur son passé ». Cette expression me déplaît ; d'abord pour l'air penché qu'elle donne au mémorialiste, ensuite pour l'aspect de gisant que prend forcément le passé du Monsieur qui raconte sa vie.

En ce qui me concerne, pas d'air penché, pas d'attendrissement ni de regrets. Mes meilleurs souvenirs, je ne les ai pas encore vécus, et mon passé est tout jeune, bien vivant. Il a exactement neuf ans et j'avoue que ce qui m'intéresse le plus en lui, c'est ce qu'il sera demain.

Car Christian Dior, le couturier du 30, avenue Montaigne, Christian Dior de la maison Christian Dior, est né en 1947. C'est pour rétablir le récit véridique de ses commencements et de sa carrière encore brève que je me suis décidé à écrire ces lignes. J'estime que cet enfant de neuf ans a déjà fait suffisamment parler de lui à tort et à travers. Si j'attendais qu'il ait grandi et vieilli, je risquerais de m'en trouver un peu éloigné.

Ce qu'il y a de plus stimulant dans le récit d'une vie, ce sont les années d'apprentissage. Et, quand on est entré depuis un certain temps dans la phase féconde de son existence, on risque de ne plus très bien comprendre l'apprenti qu'on a cessé d'être.

En écrivant ces pages, j'emploie un mode d'expression qui n'est pas le mien. Je le fais avec un peu d'inquiétude et sans la moindre vanité.

Vanité ! À ce mot, quelques-uns pourraient être tentés de sourire : « Vous écrivez un livre où il n'est question que de vous, de votre maison et de votre métier et vous ne voulez pas être taxé de vanité ! » Il s'agit de s'entendre. Dans ce livre, je parle de ce que je connais. Ceux qui ne s'intéressent pas à la couture et à ce qu'elle représente ne le liront pas et les autres trouveront naturel que ce soit moi qui l'écrive. La suffisance, dans mon cas, ce serait de parler d'autre chose, ce serait de me figurer que, parce que j'ai réussi comme couturier, on veut connaître mon opinion sur l'art abstrait ou sur la réforme de la Constitution.

Où je me sens un peu moins assuré de n'avoir pas péché par complaisance, c'est dans le mélange que j'ai fait du Christian Dior public et du Christian Dior privé. Car il y a deux Christian Dior, moi et l'autre, de plus en plus nettement séparés.

Moi, c'est certain, je suis né à Granville (Manche), le 21 janvier 1905, d'Alexandre-Louis-Maurice Dior, industriel, et de Madeleine Martin, sans profession. Mi-Parisien, mi-Normand, je suis très attaché – bien que je n'y retourne jamais – au pays qui m'a vu naître ; j'aime les réunions intimes entre amis fidèles ; je déteste le bruit, l'agitation mondaine et tous les changements trop soudains.

Lui, c'est le grand couturier. C'est l'hôtel de l'avenue Montaigne et tout le groupe d'immeubles qui l'entoure. Lui, c'est un millier de personnes, des robes, des bas, des parfums, des placards de publicité, des photographies dans la presse, et, de temps en temps, une petite révolution sans effusion de sang, mais non sans effusion d'encre, dont les contrecoups se prolongent jusqu'aux antipodes.

Voilà le Christian Dior qui occupe la plus grande place dans ce livre. Peut-être aurais-je dû m'en tenir là et ne rien laisser paraître de moi-même. Mais alors, il me semble que j'aurais triché et privé mon témoignage de ce qu'il peut avoir de personnel. Un romancier de métier, un de mes « pays », Gustave Flaubert, a défendu devant un vrai tribunal une créature de son imagination en proclamant : « Mme Bovary, c'est moi ! »

Mis à mon tour au pied du mur, je déclarerai, parlant de l'autre : « Christian Dior, c'est moi ! » Car, finalement, tout ce qui a été ma vie s'est – que je le veuille ou non – exprimé dans *ses* robes.

Première partie

Comment je suis devenu Christian Dior

Chapitre premier

Couturier malgré moi

Je serais bien ingrat, surtout bien inexact, si je n'inscrivais en capitales le mot *hasard* au début de mon aventure. Celle-ci ayant été heureuse dans sa conclusion m'amène, par devoir de reconnaissance, à proclamer ma fidélité aux diseuses de « bonne aventure ».

La devineresse de Granville

Elles m'ont prodigué fort tôt leurs bons offices. C'était en 1919 à l'occasion d'une kermesse de charité donnée au profit des soldats. De multiples attractions foraines occupaient les stands fleuris. Chacun avait tenu à participer à sa façon. Pour ma part, accoutré en romanichel, une corbeille attachée au cou par des rubans, je vendais les fétiches de la chiromancienne.

Le soir venant, les invités se raréfiant, je me trouvai à proximité de la baraque de la devineresse. Elle proposa gentiment de lire dans les lignes de ma main. Sur l'instant, je n'attachai que peu d'importance à sa prédiction, d'autant qu'elle me semblait assez incompréhensible, mais, rentrant chez moi, j'en rapportai fidèlement les termes :

« Vous vous trouverez sans argent, mais les femmes vous sont bénéfiques et c'est par elles que vous réussirez. Vous en tirerez de gros profits et vous serez obligé de faire de nombreuses traversées. »

L'équivoque « vous tirerez de gros profits des femmes » est aujourd'hui dissipée, mais je crois bien qu'à l'époque elle était aussi obscure pour mes parents que pour moi, car ils se trouvaient certainement aussi mal renseignés sur les bénéfices de la traite des blanches que sur ceux de la haute couture. De plus, ces deux activités si différentes avaient ceci de commun dans leur esprit de ne pouvoir, ni l'une ni l'autre, concerner une de leurs relations, à plus forte raison un de leurs enfants. La menace de pauvreté leur était alors imprévisible. Quant aux « nombreuses traversées », tout le monde s'esclaffa :

– Voyager, Christian ! Lui qui se fait un monde de quitter la maison pour aller chez des amis !

Comment mes parents m'auraient-ils reconnu – je m'y reconnais mal moi-même – au moment où commence l'aventure de Christian Dior, à la fin de 1945 ?

Si je demeurais fort éloigné du « milieu » cher aux héros de Francis Carco, j'évoluais par contre avec délices, depuis bientôt dix ans, dans celui de la couture. J'étais dessinateur chez Lucien Lelong où je gagnais très agréablement ma vie ; j'exerçais un métier charmant sans connaître les responsabilités pratiques d'une direction ni les servitudes d'un rôle représentatif. Bref, je vivais dans le calme. La fin d'une guerre maudite, le départ des occupants, et surtout le retour de ma sœur déportée (retour imprévu, affirmé obstinément par une voyante aux jours de la pire angoisse), tout flattait mon amour de la tranquillité et de l'anonymat. Un chapitre douloureux était tourné pour moi. Sur la nouvelle page, encore blanche, je n'espérais que des signes harmonieux, amicaux. Cet espoir tenace m'aidait à oublier l'atmosphère de division où nous plongions encore, les désastres de la guerre, les restrictions, le marché noir, et, plus frivolement, mais plus professionnellement aussi, une mode détestable. Les chapeaux trop volumineux, les jupes trop courtes, les vestes trop longues, les semelles trop épaisses, et, par-dessus tout, les affreuses tignasses relevées en Fontanges sur le front et répandues en crinières sur le dos des Parisiennes cyclistes de l'époque. En bref, le style « zazou » né, sans doute, d'un défi à la morgue des occupants et à l'austérité vichyssoise. Curieuse époque où, à défaut de tissus, plumes et voilettes – promues à la dignité de fanions – faisaient flotter sur Paris l'étendard de la révolte !

Tout cela était révolu. Une seule de ces coutumes en voie de disparition m'agréait : l'obligation d'aller beaucoup à pied, ce qui permettait les flâneries, les rencontres amicales, les longs accompagnements bavards dont les Parisiens d'autrefois avaient tant profité sans connaître leur bonheur.

Les trois coups du destin

Ce fut donc à pied, sur le trottoir qui mène de la rue Saint-Florentin à la rue Royale où j'habitais, que mon destin vint à ma rencontre. Il prit, pour me faire signe, l'apparence familière d'un camarade d'enfance avec lequel j'avais joué autrefois sur la plage de Granville. Nous ne nous étions pas vus depuis de nombreuses années. Lui était directeur de la maison de couture Gaston, sise rue Saint-Florentin, et il savait que j'étais devenu dessinateur de mode. Levant les bras, il m'affirma que le ciel me mettait sur sa route. M. Boussac, propriétaire de la maison Gaston, voulait la remonter entièrement et cherchait un modéliste capable de lui insuffler une vie nouvelle. Connaîtrais-je l'oiseau rare ? Je réfléchis bien consciencieusement avant de répondre qu'à mon grand regret, je ne voyais personne. Pourquoi diable aurais-je pensé à moi-même ?

Le destin s'obstina. Il me fit rencontrer une deuxième fois, sur le même trottoir, mon ancien compagnon de plage. Il n'avait toujours pas trouvé son oiseau rare et je n'avais pas davantage imaginé que ce pût être moi.

Avant de frapper son troisième coup, le destin s'entoura de précautions. Quelque chose se passa chez Lelong. Balmain, modéliste comme moi, décida de quitter la maison pour en monter – et avec succès – une à son nom. Cela m'inclina à réfléchir sur mon propre sort. N'aurais-je donc jamais d'ambition personnelle ? Chez Lelong, certes, j'étais tranquille, je m'entendais avec tout le monde, mais je travaillais pour le compte et pour le goût d'un autre. Le sentiment même de ma responsabilité envers Lelong m'empêchait de m'y exprimer en toute liberté.

Quand le destin, pour la troisième fois, sur le même trottoir, me fit signe avec le même visage interrogateur du même ami, ma décision était prise. Sans penser une seconde que j'étais en train d'engager ma vie, je répondis :

– Après tout, pourquoi pas moi ?

Un déjeuner d'affaires

Les dés étaient jetés. J'avais à peine prononcé ces mots, cependant bien anodins, que, pris de vertige, j'entrevis tout ce qui allait s'ensuivre. Tout d'abord, il me faudrait entrer en contact avec le célèbre M. Boussac, président du Comptoir de l'industrie cotonnière (dit le CIC). Ma nature routinière s'en faisait une montagne. J'allais me trouver en présence d'une ou plusieurs personnes, rompues aux affaires, mais peut-être peu renseignées sur mon métier. Cet obscur mot «les affaires», avec tout ce que son pluriel contient de redoutable, m'a toujours terrifié. Son rapprochement avec l'aimable occupation qu'est un déjeuner me déconcerte. Pourtant, avant de rencontrer M. Boussac – moins pour ménager les transitions que pour se faire de moi une première opinion – j'eus une conversation avec son bras droit, M. Fayol, et précisément au cours d'un «déjeuner d'affaires».

À ma grande satisfaction, je constatai que M. Fayol – devenu par la suite un excellent ami – ne portait ni veston noir bordé, ni pantalon rayé, ni col dur. Les poches de son gilet n'étaient pas bourrées d'agendas et de stylomines, et il appréciait comme moi la bonne table. Mieux, il ne posait pas de questions en forme de pièges et n'attendait pas de mes réponses une glissade fatale. Grand, droit, sympathique, il avait de la bonne humeur et, désireux de me mettre à l'aise, témoignait une rondeur un peu voulue. De plus, il savait parfaitement ce qu'est une femme élégante. La sienne, Nadine Picard, n'adorait-elle pas la toilette? En tout cas, il parut admettre que mon peu de goût pour les affaires ne m'empêchait pas d'en raisonner convenablement et je ne semblais pas lui faire trop l'effet d'un fils à papa que la vie forçait soudain à se débrouiller seul.

À vrai dire, c'est exactement ainsi que je me regardais moi-même et c'est contre ce sentiment – ce «complexe» – qu'il m'a fallu le plus lutter. Entré si tard, sans autre apprentissage que ma seule intuition, sans autre méthode que la nécessité, dans un métier où l'on apprend tous les jours, j'ai toujours scrupule de n'en savoir jamais assez. Peut-être que cette crainte de rester un amateur a contribué à balayer mes dernières hésitations et m'a contraint à inventer le personnage de Christian Dior?

Lorsque je quittai M. Fayol, nous étions, je crois, assez contents l'un de l'autre. Nous convînmes qu'il me fallait, avant tout, faire

une visite approfondie de la maison Gaston. Pour moi, c'était une façon d'éluder tout engagement sérieux et de retarder le moment fatal où j'aurais à prendre congé de Lelong.

La maison Philippe et Gaston

Trois jours après, je pénétrai rue Saint-Florentin dans ce qui avait d'abord été en 1925, avec un grand éclat, la maison Philippe et Gaston. Souvenir de collégien émerveillé, je me rappelai que la belle Huguette ex-Duflos parait toujours sa blondeur des robes de cette maison. Devenu Gaston tout court, ce couturier n'avait pu supporter l'épreuve de la guerre et, désormais limité aux fourrures, affichait une vétusté sans remède. Je visitai tout, regardai tout consciencieusement. Mais, dès le premier pas, j'étais convaincu de l'inanité de l'entreprise. Tant d'autres s'étaient évertués avant moi à relever des noms jadis glorieux!

La vie trépidante des maisons de couture est plus brève encore que celle des humains. La pensée de courir tant de risques, de remuer tant de poussière, d'affronter les intrigues et les exigences d'un personnel en place depuis des années, de refaire – dans un métier qui n'est que renouvellement – «du neuf avec du vieux», me lassait par avance. En sortant de chez Gaston, je ne me sentis pas doué pour ressusciter les morts.

Chez M. Boussac

Décidément, c'était non!

Et je m'en réjouissais en secret. Je n'aurais pas à parler à Lelong; je n'aurais pas à m'occuper d'«affaires»; je resterais avec le petit monde auquel j'étais si attaché sentimentalement. Après tant de dures années, je tenais à mon petit bonheur.

Sachant que rien n'en adviendrait, je me rendis le lendemain au siège du CIC sans trop de timidité. J'apportais une réponse négative. M. Boussac m'attendait. D'emblée, l'homme et son décor me furent sympathiques. Beaucoup de livres, de beaux meubles Empire. Un cheval de course en bronze – divinité favorite du maître de céans – trônait près du bureau. Derrière celui-ci, au mur, une gouache représentant une perspective romaine. Et Marcel Boussac? Un homme pas très grand, solide, le front

têtu, les mâchoires volontaires, sec et net dans le geste et le propos, mais avec un sourire réellement affable qui atténuait ce que l'ensemble pouvait avoir de sévère. D'être assis en face de ce personnage célèbre, je me sentis tout à coup éclairé sur mes véritables desseins. Après tout, ce grand homme d'affaires s'exprimait en homme cultivé, très informé de toute chose. D'ailleurs, ne savais-je pas qu'il était le fils de Mme Jeanne Catulle-Mendès et le mari de Fanny Heldy que j'avais si souvent admirée à l'Opéra? De toute évidence, il s'intéressait à autre chose qu'aux chiffres et aux chevaux, dont j'ignore tout. Très vite, je sentis que nous pourrions parfaitement nous entendre.

On connaît la brusque éloquence des timides. Je m'entendis déclarer que mon désir n'était pas de ressusciter la maison Gaston en tant que modéliste, mais de créer une maison à mon nom dans un quartier de mon choix. Une maison où tout serait nouveau: depuis l'état d'esprit et le personnel jusqu'au mobilier et au local. L'époque de recommencement que nous vivions n'appelait-elle pas un nouveau style d'élégance? Avec force présomption, je définissais la maison de mes rêves. Elle serait très petite, très fermée, avec des ateliers peu nombreux; on y travaillerait selon les traditions de la meilleure couture à l'intention d'une clientèle de femmes vraiment élégantes. Je n'y ferais que des modèles apparemment assez simples, mais d'une confection très élaborée.

Je pensais que les marchés étrangers, après la longue stagnation de la mode due à la guerre, devaient réclamer des modèles réellement nouveaux. Je disais que, pour les contenter et leur fournir ce qui leur manquait, il fallait revenir à la tradition de grand luxe de la couture française. J'estimais que, pour sa justification, cette maison devait ressembler – en un temps où tout va vers la machine – davantage à un laboratoire artisanal qu'à une usine modèle.

À bout de souffle et de hardiesse, je m'arrêtai. Mon interlocuteur m'avait écouté avec bonne grâce. Avant de me raccompagner, il me dit que mon projet était tout autre que le sien, que c'était peut-être un peu ambitieux, mais qu'après tout mon point de vue était intéressant et qu'il fallait y réfléchir. Je pensais *in petto* qu'il avait dû trouver aussi que je ne doutais pas de moi-même. Ce qui m'étonna le plus, c'est que, venu pour dire «non», je sortais après avoir exposé un plan qui ressemblait bien à un «oui».

Suivirent quelques jours d'incertitude, puis j'appris que le « groupe » s'intéressait à mon projet. J'avais tant espéré que rien n'arriverait que cette bonne réponse me consterna. Faudrait-il donc que j'aie un jour à annoncer mon départ à Lucien Lelong, lequel était de plus un ami personnel de Marcel Boussac?

Dans quelle aventure m'étais-je engagé?

Mme D... et « Grand-Mère »

Il n'était plus possible de reculer. J'avais pour moi le hasard et j'entrai dans ce que je ne pouvais plus me déguiser être des pourparlers. En avançant dans le détail de notre affaire, les conversations prirent un tour plus difficile. De mon côté, l'intransigeance était due, non à l'amour-propre, mais au secret espoir d'échapper à la fatalité. Elle me conduisit à un télégramme de rupture.

C'est alors que j'allai voir Mme D... qui m'avait obstinément prédit le retour de déportation de ma sœur :

– Acceptez! m'ordonna-t-elle. Acceptez! Vous devez créer la maison Christian Dior! Quelles que soient les conditions de départ, tout ce que l'on pourra vous offrir plus tard ne se compare pas à la chance d'aujourd'hui!

Devant une assurance aussi formelle, je m'inclinai, ou, plutôt, je me résignai. Un coup de téléphone de M. Fayol, réclamant, après mon refus, quelques explications, me permit de renouer les conversations. J'étais allé jusqu'au bout de ma mauvaise volonté. L'accord avec M. Boussac se fit aisément. La seule « pique » qui dût jamais se produire entre nos deux natures si différemment autoritaires était dépassée.

J'osai donc prévenir Lelong de mon départ. Ou, plus exactement, j'en parlai d'abord à Mme Raymonde, elle qui, la première, m'avait accueilli dans cette maison. Elle était devenue une grande amie et du plus sûr conseil. Depuis quelque temps, je lui avais laissé soupçonner mes entretiens avec le « groupe », et elle avait pris la décision très ferme de quitter l'avenue Matignon pour me seconder dans mon aventure. Depuis 1942, son apaisant regard bleu était pour moi celui d'un ange gardien. Ce fut beaucoup plus pour ma sauvegarde que pour la sienne qu'elle pria une amie d'aller interroger sur l'avenir de ma future maison une autre voyante, très secrète, surnommée « Grand-Mère ».

Lorsqu'on lui apporta une feuille de papier où j'avais griffonné quelques mots sans importance, il paraît que «Grand-Mère» entra véritablement en transe :

– Ce sera extraordinaire. Cette maison révolutionnera la mode !

Elle ajouta beaucoup d'autres choses si merveilleuses que nous ne voulions ni ne pouvions les croire ! Toutefois, cette confirmation d'une voyante par une autre me donna enfin la force d'agir.

Malgré tout ce que Lelong put dire ou promettre, malgré, surtout, l'amical attachement qui me liait à lui, je tins bon. Mme Raymonde et Mme D… me soutenaient ! Nous convînmes que je ferais encore deux collections pour laisser le temps de me trouver des successeurs et de les mettre au courant. Combien je sais gré à Lelong d'avoir compris, admis la résolution désormais inébranlable que j'avais prise ! Notre séparation se fit d'une façon aussi amicale que mélancolique. Ma vie tranquille avait pris fin.

Il fallait que ce fût 30, avenue Montaigne

Au souci de quitter un patron et un ami très cher succéda celui de trouver un local. Dans Paris si vaste, un seul me convenait : celui que, sans le savoir, j'avais décrit à Boussac. Bien des années, en effet, avant cette conversation décisive, j'étais tombé en arrêt devant deux petits hôtels contigus de l'avenue Montaigne, le 28 et le 30. J'en avais vanté les proportions réduites, l'élégance sobre, sans «pedigree» trop accablant, à l'ami qui m'accompagnait, le cher Pierre Colle si tôt disparu. Pierre, que sa galerie de tableaux avait enrichi, fut le premier qui m'eût proposé de financer une maison de couture à mon nom. Ce jour-là, devant les façades jumelles, je m'étais écrié en plaisantant :

– Pierre, si jamais nous réalisions ton projet, je m'installerais ici et nulle part ailleurs !

En 1945, il n'y avait aucune raison pour que l'un des hôtels de l'avenue Montaigne se trouvât libre. Je commençai donc à me fier à des agences qui me donnèrent deux adresses dans le même quartier des Champs-Élysées. Les hôtels proposés étaient fort beaux : le premier, place François-I^{er} (qui abrita autrefois les fêtes de la célèbre comtesse Blanche de Clermont-Tonnerre), a été depuis acheté par Mme Manguin. L'autre, avenue Matignon, immense, est aujourd'hui la propriété de mon ami Jean Dessès.

Je tergiversai. Ces hôtels n'étaient pas à l'échelle modeste de mon rêve ambitieux. Aucun d'eux n'était *ma* maison… Il était pourtant raisonnable et urgent de me décider. Sans y parvenir, je pestais contre un atermoiement qui pouvait être fatal.

C'est alors que quelqu'un vint me dire négligemment :

– Puisque vous cherchez un local, passez donc avenue Montaigne. La modiste qui occupe le petit hôtel du 30 ferme.

Le bail était à céder. La maison Christian Dior était dorénavant fondée.

Chapitre deuxième

Pignon sur rue

« Devenir son maître » est une expression qui, dans mon cas particulier, signifiait beaucoup moins la liberté et le caprice que la soumission au plus strict, au plus pressant des devoirs : réussir à tout prix. En effet, dans l'organisation de la future maison Christian Dior, j'étais responsable de toute l'entreprise, mais j'en laissais volontiers la gestion administrative à ceux qui en assuraient le financement.

Savoir s'entourer

D'ailleurs, administration ou finances n'avaient de sens que si je gagnais la bataille. Pour remporter la victoire dans la guerre « en dentelles » où je m'engageais, il me fallait un état-major de grande classe. J'avais déjà Raymonde, toute vigilance et nerf sous son apparente sérénité. Raymonde, ce serait un second moi-même ou, plutôt, mon complément exact. Elle serait la raison dans la fantaisie, l'ordre dans l'imagination, la rigueur dans la liberté, le calcul dans l'imprévoyance, le lien dans la discorde. Bref, m'apportant tout ce que je n'avais pas eu le temps d'acquérir, elle m'aiderait à naviguer avec bonheur dans le monde de la couture où j'étais entré depuis si peu d'années. Définir le rôle de Mme Raymonde revient à dire qu'elle doit les tenir tous et mettre dans chacun tout son bon sens et toute sa finesse humaine. Son bleu regard exprime tout et n'ignore rien.

Je sollicitai Mme Bricard qui avait collaboré avec grand talent aux collections de Molyneux et qui était devenue une amie chère. Mme Bricard est une de ces personnes, rares aujourd'hui, qui ont l'élégance pour seule raison de vivre. Indifférente aux contingences de l'existence actuelle, aux bouleversements sociaux ou financiers, aux vulgarités politiques, elle demeure fidèle à un seul principe : celui qui exige le luxe le plus raffiné. Son point de vue est celui du Ritz. Elle concède à la rigueur, au mois d'août, un séjour dans une ville d'eaux pourvu que celle-ci soit à la mode et qu'on y trouve palace et casino. Son amour de la nature se borne à adorer les fleurs dont elle sait si bien parer robes et chapeaux. Inflexible sur la qualité, elle va d'emblée à l'expression la plus aiguë de cette chose indéfinissable et un peu surannée qu'est le « chic ».

L'élégance de Mme Bricard est le modèle achevé du style cosmopolite. Je pensais qu'une nature aussi singulière équilibrerait à merveille, par ses outrances inimitables, le tempérament trop raisonnable que je dois à mon hérédité normande. Elle déterminerait pour moi un bon climat de création, laquelle est composée d'autant de réactions – voire de révoltes – que d'assentiments. En outre, une connaissance aussi approfondie des traditions de la couture, un tel refus de transiger, m'apparaissaient comme les meilleurs stimulants pour un tempérament aussi enclin que le mien à réagir contre le laisser-aller de notre époque. Mme Bricard accepta de personnifier chez moi la devise que je préfère à toutes : *Je maintiendrai*.

Mme Marguerite

Aux côtés de mes deux conseillères, il me fallait une personne qui servît d'intermédiaire entre mon « bureau de rêveries » – comme on disait au XVIII^e^ siècle – et les ateliers où mes idées devaient prendre forme et se convertir en robes. J'avais eu le bonheur de rencontrer chez le décorateur Georges Geffroy, alors modéliste chez Patou, « Dame Couture » en personne. Je désignais ainsi Mme Marguerite dont le visage rose et frais est exactement celui d'un Renoir. Elle aussi, avec les années, est devenue une partie de moi-même, ma partie « couture » si je puis dire. Impétueuse et obstinée, coléreuse et patiente, elle porte un amour si profond à son métier que notre collaboration a pris un tour véritablement

passionné. Le monde pourrait s'écrouler qu'assise devant sa robe elle ne s'en apercevrait pas.

Pour elle, rien n'est jamais assez beau, assez parfait. La vie n'existe qu'en ses robes. Pénélope impénitente, elle va, défaisant, refaisant, coupant, recoupant, usant son monde, m'usant moi-même, et infatigable. Son ardeur monte au fur et à mesure que la fin de la collection approche. Elle atteint son sommet lorsque les modèles atteignent eux-mêmes ce point de «fini» qui fera dire d'eux, après vingt essayages :

– Ils ne semblent pas avoir été touchés !

Mme Marguerite était vraiment celle qu'il me fallait. Celle dont la passion pour les robes pouvait égaler la mienne. Je la fis pressentir par une amie commune. Attachée à la maison Patou dont elle était l'un des piliers, elle succomba à l'envie de changer d'air et au désir singulier – chez elle qui en savait tant – d'en connaître encore davantage. Pour achever la conquête de la première des «premières», j'inventai à son intention la fonction de directrice technique.

Ce qu'était naguère le métier de couturier

Pour bien préciser l'étendue de cette nouvelle fonction, il me faut donner ici un bref résumé de l'évolution de la couture depuis l'avant-guerre de 1914. Si l'on peut aujourd'hui comparer le couturier à un metteur en scène, à l'époque de Paquin et de Doucet, il s'apparentait davantage à un producteur de films. Son métier consistait à exploiter et mettre en valeur les idées des autres.

Il fallait, certes, avoir un goût personnel sûr pour choisir parmi les toiles des premières ou les croquis de dessinateurs spécialisés qui allaient, de maison en maison, proposer ce qu'on appelle encore, aujourd'hui, des «gravures». De même que l'exécution d'une robe était répartie entre jupières, manchières et corsagières dont on juxtaposait l'ouvrage, la collection était faite de l'assemblage des créations d'ateliers divers et de dessinateurs différents, travaillant dans un secret jaloux. Seul le choix du chef de maison conférait un peu d'unité à un ensemble hétéroclite. Les robes valaient surtout par le fini d'exécution, le souci du détail et la beauté des tissus. Par contre, leur construction restait parfois la même au cours de plusieurs saisons.

Cela explique l'uniformité des modes au début de ce siècle et la nécessité où l'on se trouvait, pour varier les robes, de les couvrir d'une multitude d'ornements d'ailleurs exquisément travaillés. Passementeries, broderies, dentelles, chichis, frous-frous servaient à caractériser les formes en usage que la coupe seule n'aurait pas différenciées. Ajoutons que chaque cliente voulait «sa» robe. Mme de X ne pouvait porter la même toilette que son amie Mme de Y et surtout que la célèbre et tapageuse Mlle de Z qui défrayait la chronique. Comme il était matériellement impossible d'inventer pour chacune une coupe différente, seules les garnitures changeaient.

Paul Poiret

Poiret vint et bouleversa tout.

Ce grand artiste fut avant tout un créateur et un décorateur. Malheureusement, il était très peu commerçant et sa pénible fin de vie l'a prouvé. Il avait été longtemps modéliste chez Doucet avant d'ouvrir sa maison. Prenant le tissu à pleines mains, il le drapait souplement autour du corps de ses mannequins sans trop se soucier de rigueur : une couleur étonnante, quelques coups de ciseaux heureux, des épingles, et la robe était faite !

Aux toilettes fignolées, léchées comme des miniatures, succédèrent ainsi les modèles «enlevés», esquissés, rappelant les toiles de Boldini. Adieu les ornements, les travaux à l'aiguille ! La rose moderne dessinée par Iribe supplanta la rose Pompadour et les tissus lamés d'influence orientale détrônèrent les brochés façon XVIII^e^.

Poiret s'inspira largement des byzantineries et des persaneries que Sarah Bernhardt, puis les Ballets russes avaient mises à la mode. Comme par une prescience du bouleversement total qu'apporterait la guerre de 1914, les artistes révolutionnaient tout. Le cubisme naissait, mais les dames minaudières d'Helleu et de Boldini n'avaient guère le temps de s'en apercevoir, occupées qu'elles étaient à échanger en hâte leurs robes à jupons pour des jupes-culottes. La «tenue» des élégantes corsetées cédait la place à la souplesse savamment entravée. Chaque femme se sentait devenir une odalisque, une de ces hiératiques princesses de légende dont Ida Rubinstein, costumée par Bakst, était le modèle achevé.

Ainsi le Paris de 1912 prit un certain air de harem dont Paul Poiret aurait été le sultan terrible et débonnaire. Mais l'orientalisme n'a qu'un temps. Déjà, l'élégante Mlle Forzane, portant l'ombrelle d'une façon aussi imitée qu'inimitable, ne lui concédait plus que son lévrier afghan. Paul Iribe, Marty, Lepape, tous les dessinateurs de la *Gazette du bon ton* de Lucien Vogel, s'engouaient du style Directoire dont le mélange avec Byzance, Bagdad, le cubisme, l'orphisme, le fauvisme allait plus tard composer le fameux style Art déco de 1925.

Madeleine Vionnet ou le triomphe de la coupe

Pour en finir avec ce petit historique de la création en couture, disons que ce furent Madeleine Vionnet et Jeanne Lanvin qui transformèrent la profession de couturier en bâtissant de leurs propres mains et de leurs ciseaux les modèles de leurs collections. La robe devint alors un tout ; jupe et corsage obéirent au même principe de coupe.

Dans ce domaine, personne n'est jamais allé plus loin que Madeleine Vionnet. Elle avait le génie de l'emploi du tissu et inventa la coupe en biais qui devait mouler souplement les femmes d'entre les deux guerres. Désormais les robes purent se passer des garnitures 1900 et des motifs décoratifs de Poiret. La coupe seule importait ; le reste devenait superflu.

Ainsi s'ouvrit le règne des grandes couturières. Parmi elles s'isola, domina et régna Mlle Chanel qui se vantait de ne pas savoir tenir une aiguille. Mais elle avait le style, l'élégance et une grande autorité dans sa personne comme dans son goût. Pour des raisons différentes, Madeleine Vionnet et elle peuvent être considérées comme les créatrices de la mode moderne.

Voilà comment la couture, après une longue période d'artisanat presque anonyme, est devenue aujourd'hui l'expression d'une personnalité : celle du chef de maison. Cela explique peut-être pourquoi on n'a jamais tant parlé de la couture et des couturiers.

Je complète mon état-major

Pour en revenir à Mme Marguerite, *ma* Marguerite – car, en couture, on est aisément possessif –, voici quel devait être son

Crédits photographiques

Premier cahier
p. I, Musée Christian Dior, Granville ; Musée Christian Dior, Granville ; p. II, Archives Christian Dior ; p. III, Gamma Rapho ; p. IV, Association Willy Maywald/ADAGP Paris , 2011 ; p. V, Association Willy Maywald/ADAGP Paris, 2011 ; André Ostier ; p. VI, André Ostier ; p. VII, Bellini/Archives Christian Dior ; Loomis Dean/Time Life Pictures/Getty Images ; p. VIII, Pierre Perrotino/Archives Christian Dior ; p. IX, © 2011 Mark Shaw/mptvimages.com ; p. X, Association Willy Maywald/ADAGP Paris, 2011 ; p. XI, Bellini/Archives Christian Dior ; Archives Christian Dior ; p. XII, © 2011 Mark Shaw/mptvimages.com ; p. XIII, Loomis Dean/Time Life Pictures/Getty Images ; p. XIV, DR ; p. XV, André Ostier ; p. XVI, Pierre Perrotino/Archives Christian Dior.

Second cahier
Calque 1 : Archives Christian Dior ; p. I, Association Willy Maywald/ADAGP Paris, 2011 ; p. II, Parfums Christian Dior ; p. III, Lillian Bassman published in Harper's Bazaar, Hearst Corporation ; p. IV, © 1989 Center for Creative Photography, Arizona Board of Regents ; p. V, Arik Nepo/Vogue France ; p. VI, Arik Nepo/Vogue France ; p. VII, © 2011 Mark Shaw/mtpvimages.com ; p. VIII, Erwin Blumenfeld, Condé Nast Archive/Corbis ; p. IX, Horst P. Horst/Art+Commerce ; p. X, Norman Parkinson/Corbis ; p. XI, L'Officiel ; p. XII, Trunk Archive ; p. XIII, Condé Nast Archive/Corbis ; p. XIV, Henry Clarke/ADAGP Paris, 2011 ; p. XV, Condé Nast Archive/Corbis ; p. XVI, Condé Nast Archive/Corbis ; Calque 2 : Archives Christian Dior.